

## Les Cahiers des dix



### Présentation

Fernand Harvey

Numéro 55, 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1008073ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1008073ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Harvey, F. (2001). Présentation. *Les Cahiers des dix*, (55), 5-9.  
<https://doi.org/10.7202/1008073ar>

## Présentation

Les membres de la Société des Dix étant libres du choix de leur sujet, les *Cahiers* depuis leur origine, ont rarement présenté de numéro thématique. Cependant, il arrive qu'on puisse trouver une convergence entre un certain nombre de textes qui peuvent ainsi être regroupés autour d'une même thématique générale. Selon l'habitude que nous avons prise avec le numéro précédent, cinq de nos articles ont été regroupés autour du thème « Histoire des sciences humaines et humanisme ».

Pour sa première contribution à la Société des Dix, Jocelyne Mathieu retrace le cheminement scientifique de deux pionnières de l'ethnologie au Québec : Madeleine Doyon-Ferland et Simonne Voyer. La première est surtout connue pour ses études sur le costume bien que ses intérêts de recherche aient été diversifiés pour embrasser l'ensemble du champ des arts et traditions populaires au Québec ; la seconde, après des études en éducation physique est amenée par un concours de circonstances à s'intéresser à la danse québécoise traditionnelle ; elle en fera un champ de spécialité tout au long de sa carrière de chercheuse et soutiendra un doctorat sur le sujet à l'âge de 71 ans ! L'histoire de l'ethnologie au Québec est généralement associée aux Marius Barbeau, Luc Lacourcière, Jean-Claude Dupont, Conrad Laforte, Jean DuBerger, Jean Simard... Il n'était que justice de sortir de l'oubli ces deux femmes extraordinaires ouvertes sur le monde et sur la communauté scientifique internationale. Leur contribution à la connaissance de la société québécoise traditionnelle demeure fondamentale.

Pour sa part, Fernand Harvey poursuit ses recherches sur la culture régionale en s'intéressant dans son article à l'historiographie régionaliste des années 1920 et 1930 au Québec. Ce sujet a peu suscité l'intérêt des chercheurs jusqu'ici en dehors des études sur les idéologies. Généralement associés à l'histoire locale produite par des amateurs, les ouvrages publiés au cours de l'entre-deux-guerres et qui utilisent le cadre régionale méritent une attention particulière. Six de ces

synthèses consacrées à autant de régions du Québec (Bois-Francs, Gaspésie, Témiscamingue, Outaouais, Saguenay, Cantons de l'Est) sont ainsi analysés systématiquement sous l'angle de la méthodologie et du cadre de référence qui sert à l'interprétation des faits analysés par ces historiens régionaux. À une exception près, ce sont tous des clercs. Il en résulte un tableau intéressant des convergences de cette historiographie régionaliste qui émerge pour la première fois entre l'historiographie nationale et l'historiographie locale, au cours de l'entre-deux-guerres.

Yvan Lamonde nous présente également sa première contribution aux *Cahiers des Dix*. Sa réflexion sur les relations entre l'histoire et la littérature s'inscrit dans la foulée de sa monumentale *Histoire sociale des idées au Québec 1760-1896* (Fides, 2000) pour laquelle il vient d'obtenir le prix Raymond-Klibansky 2001. Après avoir reconnu que peu d'historiens se sont intéressés à la question du symbolique, de l'imaginaire et de la fiction dans l'histoire, il s'emploie à camper les positions respectives de l'historien et du littéraire sur les rapports entre la réalité et la fiction, chacun voulant entraîner l'autre sur son terrain dans ce difficile dialogue interdisciplinaire. Aussi, affirmant l'autonomie de la fiction, des littéraires refusent aux historiens le privilège de définir seuls la trame historique que la fiction littéraire n'aurait plus qu'à embellir rhétoriquement par la suite. De son côté, Yvan Lamonde, tout en acceptant de considérer l'histoire comme un construit — c'est-à-dire comme un processus sans cesse repris d'interrogation du passé en fonction des sensibilités et préoccupations des historiens — refuse pour autant d'assimiler sa démarche à celle de la fiction littéraire. Le construit de l'historien s'appuie d'abord, selon lui, sur la raison analytique et non sur le droit à l'invention, lequel fonde la démarche du romancier, du poète et du dramaturge. Yvan Lamonde est néanmoins conscient de la nécessité d'établir des ponts entre l'histoire et la littérature.

Pierre Trépanier poursuit son analyse de « l'étudiant idéal » des années 1910 qu'il avait amorcée dans le numéro 54 (2000) de nos *Cahiers*. Alors que le premier texte était consacré à une enquête auprès des étudiants de l'Université de Montréal, ce deuxième texte s'intéresse au vade-mecum de l'étudiant idéal préparé par Lionel Groulx. Ce manuscrit, resté à l'état d'ébauche sous le titre de *L'Après collège*, se voulait la suite d'*Une croisade d'adolescents* publié en 1912. La publication projetée aurait été destinée à l'étudiant universitaire. En analysant ce manuscrit, Pierre Trépanier démontre à la fois la logique englobante de l'argumentation de Groulx et sa vaste culture de référence puisée principalement chez les romanciers, théologiens, moralistes et philosophes de la France catholique. Selon Groulx, l'université catholique — en l'occurrence l'Université Laval à Montréal — doit poursuivre une triple finalité : la formation professionnelle,

morale et civique. Ainsi, l'étudiant idéal de son *vade-mecum* devra développer, en plus d'une formation professionnelle laïque, une solide conscience morale alimentée par la doctrine catholique; celle-ci le protégera contre les dangers du libéralisme doctrinal qui accentue l'esprit individualiste au détriment de l'esprit communautaire. Cet étudiant se préoccupera aussi d'élargir les bases de sa culture générale et se préparera à devenir un homme d'action au service de la nation canadienne-française. Dans l'esprit de Groulx, l'apprentissage de la liberté pour l'étudiant universitaire doit se faire en s'appuyant sur un encadrement: la doctrine catholique, l'appui-conseil du prêtre et l'ACJC, le seul mouvement de jeunesse susceptible de former cet étudiant idéal.

Dernier texte de notre thème principal, la contribution de Roger LeMoine aborde un sujet peu fouillé dans notre historiographie: la perception de l'Amérique chez les prosateurs français de la Renaissance. Après s'être interrogé sur les raisons de l'intérêt tardif manifesté par ces écrivains français à l'égard de l'Amérique, Roger LeMoine nous présente en ordre chronologique différents textes pour la plupart inconnus d'Étienne Pasquier, Henri Estienne, François de Belleforest, Gaspard de Saulx, Ambroise Paré, Pierre de Bourdeille de Brantôme, de même que de deux auteurs connus, Jean Bodin et Michel de Montaigne. Ce dernier avait, par ailleurs, parcouru toute la production française et espagnole consacrée à l'Amérique et son œuvre en a été marquée. Quant aux autres prosateurs présentés dans cette compilation, ils abordent différentes questions relatives à l'Amérique avec un niveau de vérité et de pertinence variable selon les cas. Certains textes ne font que reproduire les préjugés européens alors que d'autres soulèvent des questions pertinentes, comme les rapports entre la culture et le climat, la relativité des mœurs, l'attitude des colonisateurs espagnols et la motivation de la France pour se créer ou non un empire colonial.

Dans notre section *Zone libre*, Bernard Andrès explore de nouvelles avenues de l'histoire culturelle de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et des débuts du XIX<sup>e</sup> siècle, un champ peu fréquenté par les historiens qu'il qualifie lui-même de « d'archéologie du littéraire au Québec ». Ses nouvelles recherches s'inscrivent dans la foulée de son ouvrage récent *L'Énigme de Sales Laterrière* (Québec-Amérique, 2000) pour lequel il a obtenu le prix Marcel-Couture 2000 du Salon du livre de Montréal. La figure de Joseph de Nancrède, ce maître de français à Harvard et libraire-imprimeur à Boston ne nous était pas familière jusqu'ici. Bernard Andrès s'emploie à retracer son itinéraire personnel et professionnel en le situant « au cœur d'un réseau d'« agents » littéraires et politiques qui, entre la Révolution américaine, la Révolution française et les Rébellions québécoises de 1837-1838, vont servir de truchement entre les trois aires culturelles (France/États-Unis/Canada) ». Parmi les relations que ce Français émigré aux États-Unis entretient avec le

Canada au cours de cette période d'effervescence nationalitaire, il faut citer les noms de Fleury Mesplet, Pierre de Sales Laterrière et Louis-Joseph Papineau. Ce dernier sera, du reste, son exécuteur testamentaire au moment de son décès survenu à Paris en 1841.

De son côté, Gilles Gallichan poursuit ses recherches sur la vie parlementaire du Bas-Canada. Après avoir étudié la session de 1837 de la Chambre d'assemblée [*Cahiers des Dix*, 50 (1995)], il aborde cette fois « La session de 1836, ou le Parlement québécois en grève ». Il reconstitue le climat agité de cette époque qui précède la Rébellion de 1837 dans le Bas-Canada. Pour qui n'est pas familier avec cette période de notre histoire, il faut rappeler que le système du gouvernement responsable, qui suppose que le pouvoir exécutif soit assujéti au pouvoir législatif d'une assemblée élue par le peuple, n'existait pas à l'époque. La Chambre d'Assemblée du Bas-Canada, composée de députés élus ayant le pouvoir de voter des lois sera ainsi constamment en lutte contre le pouvoir exécutif contrôlé par un gouverneur nommé par le gouvernement impérial de Londres et appuyé par un Conseil législatif nommé par les autorités coloniales.

L'étude de la Session de 1836 illustre le blocage des institutions parlementaires résultant d'une lutte pour le pouvoir entre le parti Patriote de Papineau et les autorités coloniales appuyées par les marchands anglais. Gilles Gallichan montre cependant que cette polarisation ne doit pas masquer pour autant les nuances d'un tableau politique plus complexe incluant des modérés et des divisions dans les deux camps. Mais au-delà de la narration des événements relativement bien connus au sujet de cette confrontation de 1836 entre le gouverneur Gosford et la Chambre d'Assemblée, il est intéressant de noter que Gilles Gallichan reconstitue le champ de référence politique et constitutionnel du parti Patriote. Ainsi, grâce à la bibliothèque de la Chambre d'Assemblée qui possédait une bonne collection d'ouvrages en droit constitutionnel, en histoire politique de l'Europe et une collection non moins intéressante de journaux étrangers, les élites politiques canadiennes-françaises de l'époque étaient en mesure de fonder leurs revendications en faveur de la responsabilité ministérielle dans le cadre de luttes semblables survenues en Angleterre, en Irlande, en France, en Belgique, aux États-Unis et même en Jamaïque. Dès lors, la grève parlementaire de 1836 n'apparaît pas aux yeux des partisans de Papineau comme une première étape vers une insurrection, mais plutôt comme un moyen de pression pour sortir de l'impasse constitutionnelle. Les Patriotes étaient convaincus de leur bon droit en s'appuyant sur l'exemple des autres pays et plus particulièrement de l'Angleterre et de son système parlementaire où la responsabilité ministérielle était établie comme principe fondamental de gouvernement.

En annexe à son analyse, Gilles Gallichan nous présente un texte inédit : la reconstitution des débats de la session de 1836 qu'il a reconstitués à partir des journaux de l'époque, selon la méthode bien connue de la reconstitution des *Débats* déjà mise en œuvre par l'Assemblée nationale pour la période postérieure à 1867. Ce document sera d'un précieux secours aux historiens spécialisés sur cette période de notre histoire.

Marcel Moussette nous présente le résultat de fouilles effectuées en 1988 et 1989 sur le site du Palais de l'intendant à Québec. Son analyse porte sur l'imagerie de 15 médailles religieuses trouvées sur ce site et qu'il intègre à un corpus plus large de 82 médailles au total trouvées sur différents sites du territoire de la Nouvelle-France, incluant la région des Grands Lacs et du Mississippi. Pratiquant l'archéologie contextuelle, Marcel Moussette situe son analyse à trois niveaux : le site du Palais de l'intendant, la Nouvelle-France et l'Europe de la Contre-Réforme catholique et de l'art baroque. Pour mieux éclairer la signification symbolique de ces médailles et leur utilisation par les missionnaires jésuites dans leur pédagogie de conversion des peuples autochtones à la religion catholique et au « vrai Dieu », Marcel Moussette élargit ses perspectives d'analyse en comparant les résultats de ses fouilles avec celles de d'autres archéologues tels Charles J. Rinehart, mais également avec des études européennes ou québécoises sur la fonction symbolique de l'imagerie religieuse dans un contexte plus général. Les études des historiens de l'art François-Marc Gagnon et Louis Réau, de l'ethnologue Jean Simard et de l'historien Denys Delage, ainsi que de plusieurs autres, sont ainsi mises à contribution pour éclairer cette belle étude interdisciplinaire.

\* \* \*

Au cours des années récentes, trois anciens membres de la Société des Dix sont décédés : Antoine Roy (fauteuil n°7) et Raymond Douville (fauteuil n°4), tous deux en 1997, et dom Guy-Marie Oury (fauteuil n°8) en 2000. Dans la rubrique *In Memoriam*, Claude Galarneau rappelle leur cheminement intellectuel et leur contribution à la recherche historique au Québec.

\* \* \*

Les *Cahiers des Dix* inaugurent une nouvelle rubrique intitulée *Chronique de la recherche*. Dans ce numéro, il est question de la Société Charlevoix et du nouveau Prix des Dix attribué en 2001 à l'éditeur et libraire Lucius Laliberté.